

**GOURMANDISE**



Florent Quellier

**GOURMANDISE**

Histoire d'un péché capital

DUNOD  
POCHE

Mise en pages : PCA

**NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :**



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2010, 2013 pour les précédentes éditions

© Dunod, 2024 pour l'édition de poche

11 rue Paul-Bert, 92240 Malakoff

[www.dunod.com](http://www.dunod.com)

ISBN 978-2-10-086687-8

## PRÉFACE

À la différence des autres péchés capitaux, la gourmandise a toujours été l'objet d'un traitement philosophique, religieux et social des plus circonstanciés, suivant qu'elle approche de l'excès ou de la modération. C'est ce que nous rappelle l'excellent ouvrage de Florent Quellier. À ce titre, la gourmandise est subtilement représentative de la condition de l'homme, « ni ange ni bête ». À notre époque, où l'obésité et l'anorexie exercent leurs pouvoirs, opposés, également dissuasifs, il est particulièrement intéressant de regarder un peu en arrière, et de constater une évolution des attitudes qui cède souvent devant un « éternel humain » riche de préjugés de toutes sortes.

Si les penseurs du Moyen Âge réprouvent sans hésitation la glotonnerie, il est amusant de voir la gêne éprouvée par le chevalier de Jaucourt au XVIII<sup>e</sup> siècle. Rédigeant l'article « *Gourmandise* » pour l'*Encyclopédie*, il la définit comme « un amour raffiné et désordonné de la bonne chère ». Le raffinement et le désordre peuvent-ils faire bon ménage ? Il est en tout cas un couple très redondant dans cet ouvrage : c'est celui formé par la gourmandise et la sexualité. On passe très facilement de l'appétit à l'appétit sexuel, et quand on s'arrête au premier, le second est au moins suggéré. Ainsi Tallement

des Réaux dira-t-il à propos de madame de Sablé : « Depuis qu'elle est dévote, c'est la plus grande friande qui soit au monde. »

Si Florent Quellier nous montre un Louis XIV et plus encore un Louis XVI des plus rustres dans leur rapport à la nourriture, un Montaigne agacé par les raffinements excessifs du cuisinier italien du cardinal Garoffa, il nous raconte comment Grimod de la Reynière et Brillat-Savarin ont élevé la gourmandise au rang de l'art, au stade le plus élevé de la qualité sociale et du savoir-vivre. On s'amuse à voir ainsi évoquer dans *l'Almanach des gourmands* en huit tomes de Grimod, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, une disposition d'esprit si souvent agaçante chez les bourgeois et les bobos d'aujourd'hui, prétendant toujours savoir où l'on mange les meilleures huîtres, où l'on doit acheter son vin ou ses fromages. La misogynie accompagne fidèlement cette prétention à une « gourmandise supérieure ». Un peu moins aujourd'hui ? Peut-être. Au fil des siècles, les femmes sont réduites à un amour immodéré du sucré, ce qui les rapproche des enfants, considérés quant à eux uniquement comme des êtres en devenir.

Oui, la femme a encore du travail. Florent Quellier évoque ces publicités télévisées où elle transgresse en sensualité lascive les pseudo-interdits de la gourmandise en déclarant, par exemple : « C'est complètement immoral », à propos de son appétence pour un fromage blanc. De l'humour certes, mais sexué d'une manière très peu innocente. À l'inverse, l'auteur se plaît à saluer dans la verve de Jean-Luc Petitrenaud et son attachement au terroir une manière à la fois subtile et dénuée de snobisme d'encourager la gourmandise.

Quand j'étais encore professeur, j'aimais beaucoup étudier avec mes élèves de sixième un poème intitulé

*le Baba et les Gâteaux secs*, dont j'appris seulement le jour de ma retraite qu'il était tiré des *Fables* de Franc Nohain. Ce texte opposait l'hébétude satisfaite du baba, trempant sans vergogne dans sa flaque de rhum sucré, pendant que les gâteaux secs, pinçant la bouche, disaient tout le mal qu'il fallait penser de cet ivrogne. L'auteur faisait s'exprimer à tour de rôle les deux gâteaux antagonistes, et c'était très amusant de faire jouer cette petite scène, métaphorique de la gourmandise mais aussi de la vie. Plus encore que la récitation de la fable, le bon moment consistait dans la discussion qui suivait l'explication du texte. Difficile d'affirmer qu'il faut être complètement baba ou complètement gâteau sec. Mais j'ai toujours en tête l'enthousiasme d'un Nicolas légèrement enrobé qui coupa court à l'échange philosophique pour s'exclamer : « Moi, m'sieur, j'suis au moins à soixante-dix pour cent baba ! » Je respecte son sens des proportions.

Philippe DELERM





# INTRODUCTION

## Les mots de la gourmandise

«J'ai parcouru les dictionnaires au mot *Gourmandise*,  
et je n'ai point été satisfait de ce que j'y ai trouvé.  
Ce n'est qu'une confusion perpétuelle de la *gourmandise*  
proprement dite avec la *gloutonnerie* et la *voracité* :  
d'où j'ai conclu que les lexicographes, quoique très  
estimables d'ailleurs, ne sont pas de ces savants aimables  
qui embouchent avec grâce une aile de perdrix au suprême  
pour l'arroser, le petit doigt en l'air, d'un verre de vin  
de Lafitte ou du Clos-Vougeot.»

Brillat-Savarin, *Physiologie du goût* (1826),  
Méditation XI, De la gourmandise.

Si le mot «gourmandise» n'apparaît dans nos sources manuscrites qu'à la fin du Moyen Âge – France vers 1400, Angleterre vers 1450 –, son histoire est bien plus ancienne puisqu'elle remonte aux premiers temps du christianisme, aux premières communautés monastiques orientales des III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles. Et si le terme existe toujours aujourd'hui, sa signification, elle, a connu de nettes inflexions au cours des siècles.

«Glouton», «gourmet», «gourmand», trois acceptions discordantes pour un même mot. En Occident, gourmandise renvoie à trois sens correspondant *grosso modo* à trois temps historiques. Le sens le plus ancien

désigne les gros mangeurs et les gros buveurs ainsi que tous les excès de *gueule* du *Gargantua* (1535) de François Rabelais. Fortement négatif, le mot «gourmandise» qualifie un horrible vice. L'espagnol *gula* et *goloso*, *golosoria*, l'italien *gola*, le portugais *gula* et *guloseima*, *gulodice* dérivent du latin *gula* [gosier] désignant «la gourmandise», l'un des sept péchés capitaux codifiés par le Moyen Âge chrétien. Progressivement, «gourmandise» s'enrichit d'un second sens, positif, qui triomphera en France aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles et imposera le français «gourmet» dans les langues européennes; les Anglais lui préféreront un temps *epicure* avant de l'admettre en 1820 au moment où s'élabore le discours gastronomique français. Devenue honnête, friande et *gourmette*, la bonne gourmandise désigne les amateurs de bonne chère, de bons vins et de bonne compagnie. Mais le glouton sévit encore. Toujours réprouvé par l'Église et les moralistes, il encourt désormais la sanction sociale par assimilation au sale goinfre sans éducation, ce gueux hideux et affamé. Au pluriel, enfin, «gourmandise» devient synonyme de «friandises» et renvoie à la galanterie, au mignotage et au grignotage hors repas. Liées un temps au salé, les gourmandises s'arriment fortement au règne du sucré aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles, à un monde sexué réservant les friandises aux femmes et aux enfants, le goût de la bonne chère et des bons vins aux hommes. Par une féminisation et une infantilisation accrues, cette dernière acception conduit à une nette dévalorisation du mot «gourmandise», le terrible péché capital devenant un défaut *naturel* d'individus perçus comme immatures.

L'invention de «gastronomie» (1801), puis de «gastromome» (1802) à l'orée du XIX<sup>e</sup> siècle, et, surtout, leur franc succès dans les langues européennes, ont très

probablement concouru à ce processus de dépréciation en substituant au sens noble de « gourmandise » un terme moins ambigu, puisque dénué de référence religieuse, expurgé de tout sous-entendu érotique et *éminemment* scientifique car dérivant du grec. Créé à partir de *gastro* [estomac] et de *nomos* [règle], par l'avocat Joseph Berchoux (1775-1838), dans un poème publié en 1801, le mot « gastronomie » désignera l'art de bien manger et « gastronome », l'amateur de bonne chère. Par le suffixe *nomos* sont évoqués, à la fois, la notion de maîtrise, autrement dit une passion raisonnable, et le respect des bonnes manières. On ne badine pas avec la gastronomie.

Glouton, gourmand, gastronome, le premier est un défaut, une inconduite, le deuxième une joie de vivre instinctive, primitive, le dernier un apprentissage sérieux, une éducation. Sommes-nous arrivés au terme d'une histoire débutée il y a plus de mille sept cents ans dans les sables des déserts orientaux ? À l'évidence, le passage, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une économie de pénurie à une économie de l'abondance a entraîné une inévitable redéfinition de la notion de gourmandise, d'autant plus que l'influence des Églises chrétiennes a considérablement reculé. Faut-il en déduire une déculpabilisation du plaisir de la bonne chère dans les actuelles sociétés occidentales ? Rien de moins sûr tant le culte *laïc* du corps jeune, ferme et svelte a réactualisé le péché de *Gula*. Néanmoins, face au retour en force d'un discours médical fortement moralisateur matraquant à longueur de journée une population occidentale suralimentée, la gourmandise est loin d'avoir capitulé. La récente affirmation de sa dimension patrimoniale et identitaire, tout comme la tentative de création d'un hybride tenant à la fois du gourmand bon vivant, du gourmet amateur de

terroirs et du gastronome élitiste, sont les voies actuellement fréquentées afin d'assurer de nouveau à la gourmandise une légitimité sociale.

L'historien « ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier ». Faisons nôtres ces propos de l'historien français Marc Bloch (*Apologie pour l'histoire*, 1949), et partons en gourmandise.

# LA GLOUTTONNERIE OU LA VORACITÉ DE VENTRE AU MOYEN ÂGE

« Un moine, qui s'était rendu dans un village depuis son monastère, demanda de la viande à son hôte. Tandis que ce dernier lui répondait qu'elle devait encore mijoter, il lui dit : "Presse-toi de me cuisiner plutôt quelque chose sur une broche !" Tandis que son hôte préparait la broche de viande, le moine – n'y tenant plus – en coupa un morceau et le jeta sur la braise. Il saisit ensuite le bout de viande brûlant et le fourra dans sa bouche, mais il tomba aussitôt raide mort, en raison de sa voracité. »

Odon de Cluny, *Collationes*, 917-927

Sous l'effet conjugué de la jeunesse et de l'extrême familiarité du couple royal et de leurs compagnons, des excès de nourriture et de vin, des jeux, des danses et de la musique, la grande fête de chevalerie organisée par le roi de France Charles VI (1368-1422) à l'abbaye royale de Saint-Denis en mai 1389 dégénéra en orgie, une « bacchanale près des tombeaux » pour reprendre la formule de l'historien Jules Michelet (1798-1874). Repus, certains convives, dont des prélats, iront jusqu'à se faire vomir afin de pouvoir continuer à manger.

«J'engage [...] la postérité à éviter de pareils désordres ; car, il faut le dire, les seigneurs, faisant de la nuit le jour, en se livrant à tous les excès de la table, furent poussés par l'ivresse à de tels dérèglements, que, sans respect pour la présence du roi, plusieurs d'entre eux souillèrent la sainteté de la maison religieuse, et s'abandonnèrent au libertinage et à l'adultère», écrit le moine de Saint-Denis Michel Pintoin dans sa *Chronique de Charles VI* (1380-1420).

Dérèglements condamnés par les chroniqueurs contemporains au nom d'un triple scandale : une atteinte à la dignité royale, une atteinte à un lieu sacré, une atteinte à un lieu de mémoire de la monarchie capétienne. Surtout la majesté royale n'est pas à l'abri des assauts de *Gula* [gourmandise] et de sa vicieuse sœur *Luxuria* [luxure]. Certes, il s'agit du regard d'un religieux sur des laïcs, mais l'épisode des fêtes de chevalerie de Saint-Denis s'inscrit dans une crise morale bien plus profonde que traverse le royaume de France aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles ; trente ans plus tôt, accusée de contribuer à l'amollissement de l'ardeur guerrière des nobles, la gourmandise ne figurait-elle pas déjà au rang des accusés après l'infamant désastre de la chevalerie française à la bataille de Poitiers (1356) ?

### ***Gula*, l'un des sept péchés capitaux**

Dérivant du latin *grosier*, le terme *gula* désigne le péché de gourmandise pour l'Église. Ce vice apparaît dans l'histoire du christianisme dans un contexte géographique et humain bien particulier, celui des Pères du désert, ces ermites qui fondèrent les premières communautés de moines établies dans le désert égyptien. Afin de ne pas entraver l'élévation de leur âme vers Dieu, ces

religieux infligeaient à leur corps une rigoureuse ascèse. Vers 365, le moine Évagre le Pontique établit à leur usage une liste des huit vices ou pensées mauvaises utilisés par le diable pour les perdre. S'opposant à l'abstinence et à la privation alimentaire, la gourmandise était la première tentation, la deuxième étant la luxure; promis à une belle longévité, le couple infernal *Gula-Luxuria* était né. Gourmandise, luxure, avarice, tristesse, colère, acédie [paresse], vaine gloire, orgueil: l'ordre suivi, des vices charnels aux vices spirituels, indique une hiérarchie – la gravité des vices est croissante jusqu'à l'orgueil –, mais aussi un parcours, la gourmandise incitant aux autres vices. Ainsi, la règle monastique doit-elle particulièrement veiller à brider *Gula* en restreignant toute l'année la prise de nourriture au simple besoin vital du corps – se maintenir en vie et pouvoir s'acquitter des tâches imposées –, en définissant exactement quantité et qualité des rations journalières de vivres et de boissons, en fixant précisément l'heure des prises alimentaires, et, surtout, en établissant un système de privations marqué par l'idéal du jeûne.

« Qu'est-ce que le jeûne sinon l'essence et l'image du ciel? Le jeûne est la nourriture de l'âme, l'aliment de l'esprit, la vie des anges, la mort de la faute, l'effacement des dettes, le remède du salut, la racine de la grâce, le fondement de la chasteté. Par le jeûne on arrive plus tôt à Dieu. » (Ambroise de Milan, iv<sup>e</sup> siècle)

La liste des huit vices sera reprise par le moine Jean Cassien vers 420 qui la transmettra ensuite aux monastères d'Occident. À la fin du vi<sup>e</sup> siècle, l'ordre est repensé, inversé et reformulé en sept vices capitaux par le pape Grégoire le Grand dans son *Commentaire moral du*

*livre de Job*. Choisisant un ordre de gravité décroissant, Grégoire place en premier l'orgueil, entendu comme un amour exacerbé de soi, et la gourmandise se retrouve en avant-dernière position juste avant la luxure : vaine gloire, envie, colère, tristesse, avarice, gourmandise et luxure. Fondamentale dans la morale et la culture médiévales, la somme de Grégoire le Grand sera à l'origine des sept péchés capitaux enseignés à l'ensemble des fidèles à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, notamment par les ordres mendiants, dominicains et franciscains, récemment créés. Rendue obligatoire par le concile de Latran IV (1215), la confession annuelle des péchés s'appuie en effet sur un questionnement reposant sur les péchés capitaux. Néanmoins, l'ordre des péchés est quelque peu modifié pour prendre sa forme canonique actuelle, la gourmandise se retrouve placée en cinquième position, après l'orgueil, l'avarice, la luxure et la colère, et avant l'envie et la paresse.

### **La gourmandise, un péché véniel aux terribles conséquences**

Qu'entend l'Église par péché de gourmandise ? Pour Grégoire le Grand, il peut prendre plusieurs formes : en mangeant hors des repas ou en anticipant l'heure des repas ; en mangeant et en buvant trop (« plus qu'il n'en faut ») par rapport à ses besoins physiologiques ; en mangeant avec avidité ; en recherchant une préparation soignée (« somptueusement »), des nourritures plus riches, des mets raffinés (« avec recherche »). Si l'influence monacale demeure visible, notamment dans la condamnation de manger avant l'heure, en passant du monde monastique à celui des laïcs la gourmandise a changé de signification. En s'opposant à l'idéal de la modération